



Actualité

Échos – Vie de l'édition – Vie des bibliothèques – Revue des revues – Formation

Échos

Jean-Claude Mourlevat, lauréat du prix ALMA 2021 !

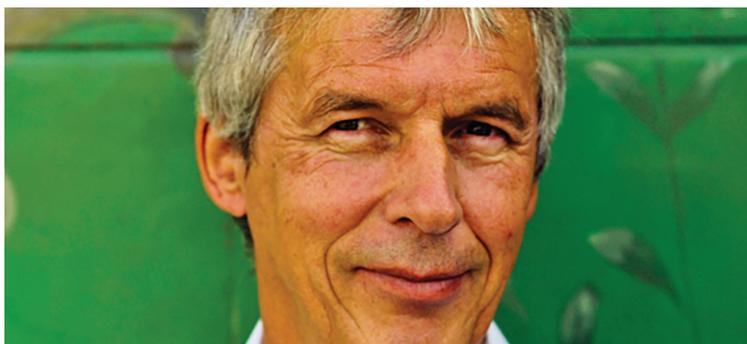
Pour la première fois depuis sa création en 2002, le Astrid Lindgren Memorial Award (ou prix ALMA), a été attribué à un Français, l'auteur Jean-Claude Mourlevat. Ce prix, appelé « Prix Nobel de la littérature jeunesse », a été mis en place par le gouvernement suédois en hommage à l'autrice Astrid Lindgren. Il est attribué chaque année à une personne ou à une organisation pour leur contribution remarquable à la littérature jeunesse. Jean-Claude Mourlevat a eu la gentillesse de répondre à nos questions alors qu'il est pris dans un tourbillon médiatique international.

Entretien mené par Hasmig Chahinian et Emmanuelle Kabala

←
Jean-Claude Mourlevat,
ill. Clément Oubrière,
La Ballade de Cornebiq, Gallimard
Jeunesse, 2014.



Astrid Lindgren Memorial Award



↑ Jean-Claude Mourlevat © DR.

Vous avez reçu le prestigieux Astrid Lindgren Memorial Award le 30 mars 2021. Quand la présidente du jury vous annonce la bonne nouvelle, vous êtes très surpris... ?

Stupéfait ! Vers 11 h 30 je sors de l'enterrement d'une personne qui m'est chère, je contrôle mes messages et tout devient dingue, tout s'emballe. Je me suis aperçu à 21 h que je n'avais pas mangé.

Ce prix est très médiatisé, notamment à l'international, chose rare dans le domaine de la littérature jeunesse. Vous avez

sûrement été très sollicité par les médias, quel effet cela fait-il d'être sous la lumière des projecteurs en tant qu'auteur jeunesse ?

Je l'ai parfois été, mais pas à ce point. J'ai dû répondre aux interviews en anglais, en allemand et en français. Pendant un jour ou deux, c'est très amusant, ensuite on a hâte que ça redescende. J'ai trouvé très amusant que certains de mes voisins découvrent à cette occasion que j'écrivais des romans !

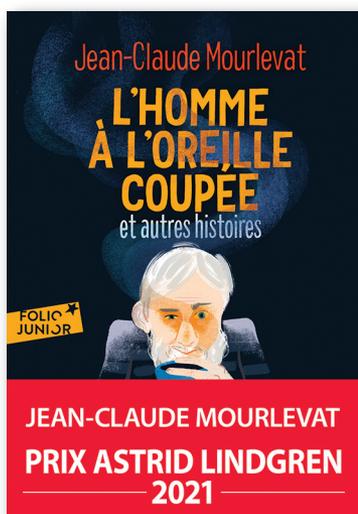
Votre œuvre est traduite en plusieurs langues, vos livres

« Le jour d'après, il l'avait perdue à la suite d'un pari stupide dans un port de Java. Ou bien il l'avait vendue à un milliardaire à qui il en manquait une.

Un ours la lui avait arrachée dans le Grand Nord canadien. Elle avait été grignotée par un rat pendant qu'il délirait dans les fièvres du scorbut, sur un bateau de pêche. Elle avait été sectionnée par des pirates sanguinaires. Tranchée par un mari jaloux. Cuisinée au court-bouillon par une femme folle...

Six années durant le vieil homme raconta chaque soir une histoire différente, et il le faisait si bien que chaque soir on le croyait. Jusqu'au lendemain... »

L'Homme à l'oreille coupée (Thierry Magnier 2003). *L'Homme à l'oreille coupée. Et autres histoires*, Gallimard Jeunesse, 2020. p. 20.



➤
Album de famille, sur le site de l'auteur :
<http://www.jcmourlevat.com>

voyagent dans le monde entier. Une reconnaissance de cette envergure va sûrement avoir un impact sur la diffusion de votre œuvre...

Je lis et j'entends partout que j'ai écrit 30 romans traduits en 20 langues. C'est faux. À ce jour, j'ai écrit 17 romans traduits en 29 langues. Oui, je pense qu'il y aura au moins une langue de plus avec... le suédois désormais. Et sans doute aussi des avancées dans les projets d'adaptation. Il y en a plusieurs, pour des films d'animation, pour des séries d'animation et pour des films en prises réelles, mais je ne peux pas en parler encore.

Le jury du prix a déclaré :

« Jean-Claude Mourlevat renouvelle brillamment la tradition du conte, traitant à la fois des épreuves de la vie et de sa beauté. Le temps et l'espace sont suspendus dans ses mondes fictionnels, et les thèmes éternels de l'amour, du désir, de la vulnérabilité et de la guerre sont représentés dans une prose précise et onirique. L'œuvre toujours surprenante de Mourlevat entrelace le matériau de l'épopée ancienne et la réalité contemporaine »...

Vous reconnaissez-vous dans cette description ?

Je ne me questionne jamais moi-même en ces termes. Je laisse à

ces gens très avisés les commentaires sur mon écriture. Ça m'impressionne et m'intimide, ces grands mots sur moi. Mais oui, il y a sans doute du vrai dans leur analyse. Je les remercie d'y avoir réfléchi et d'avoir cette pertinence. Je voudrais quand même, au-delà de cette gravité, évoquer la fantaisie et la drôlerie que j'essaie de mettre dans mes histoires. Cela compte beaucoup pour moi.

On pourrait également mentionner votre manière si personnelle et authentique d'évoquer ce temps de l'enfance, qui semble vous habiter toujours...

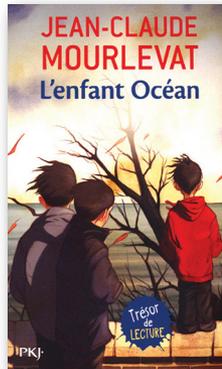
Oui, je sens bien qu'il y a quelque chose en moi qui ne bouge pas, que je décline à l'infini et qui vient de l'enfance. Mais nous sommes tous et toutes ainsi, n'est-ce pas ? C'est justement pourquoi il faut veiller à la belle enfance de nos enfants.

On a l'impression que vous avez vécu plusieurs vies : vous avez été professeur d'allemand, homme de théâtre, clown muet, metteur en scène... Écrire vous permet-il de vivre encore de nouvelles vies à travers vos personnages ?

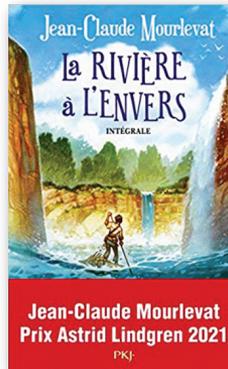
J'ai été un comédien moyen, mais en revanche j'ai adoré mettre en scène. D'abord pour l'aventure collective et aussi pour



↑
En clown
sur le site de l'auteur :
<http://www.jcmourlevat.com>



↑
L'Enfant Océan,
Pocket Jeunesse, 1999, PKJ, 2000.



↑
La Rivière à l'envers. Intégrale,
PKJ, 2009. Réunit : t.1. Tomek,
Pocket Jeunesse, 2000 et t.2.
Hannah, Pocket Jeunesse, 2002.

« Ici tous les noms sont en bique, boc ou bouc. On s'appelle Bornebique, Bique-en-Borne, Sautenbique, Biquefer, Porteboc, Planchebique, Bouc-en-Barre, Archiboc, Delbique, Biquepasse, Fargeboc, Tournebique, etc. Pour les dames et les demoiselles vous mettez biquette, bicoune ou bicounette et c'est bon. Ça donne Bornebiquette, Blanchebicoune, Barbicounette, etc.

l'incomparable plaisir créatif. Construire et organiser la pièce à sa convenance, en choisir la tonalité, le volume, le rythme, avec pour outils des comédiens et des comédiennes de chair et d'émotions. Oui, j'ai tellement aimé ça, jusqu'à ce que je commence à écrire et que je comprenne que... j'aurais dû y penser avant !

Plusieurs de vos livres reposent sur la trame des contes traditionnels. La quête, les rencontres, les obstacles, et la fin heureuse, sont des motifs qui vous inspirent...

Les contes (les bons, parce qu'il y en a de très ennuyeux !) nous parlent de ce qui nous anime depuis toujours : nos grandes peurs, nos grandes espérances, mais dans une forme modeste, simple, accessible même aux enfants, puissante. J'admire cela. Le jury de l'ALMA a dit à mon sujet que mon écriture était simple mais qu'il y avait une sorte de double-fond, si j'ai bien compris. Ça me convient ! Les contes sont comme ça. Quant aux fins heureuses, je ne sais pas... On me reproche souvent au contraire que mes histoires « ne sont pas finies »...

C'est étonnant, ce n'est pas notre impression. Pourriez-vous nous en

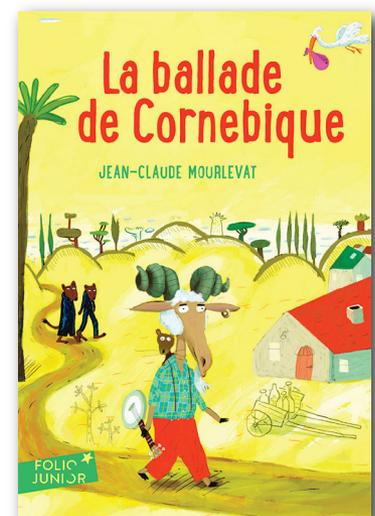
dire plus ? Est-ce que ce ne sont pas plutôt des fins qui respirent ?

Il s'agit surtout de *L'homme à l'oreille coupée* (texte initialement édité par Thierry Magnier en 2015 et repris dans un recueil chez Gallimard Jeunesse)... J'ai reçu des centaines de courriers d'enfants qui me demandent comment il l'a perdue « en vrai », son oreille. Dans le roman *Le Chagrin du roi mort* (Gallimard) aussi la fin laisse dubitatif. Dans *L'Enfant Océan* (PKJ) aussi... Et d'autres. Je dois me justifier sur ce qu'ils nomment absence de fin. Je leur dis que c'est la fin que j'ai choisie, et qu'elle est ma préférée. Je leur dis aussi mon peu de goût pour les romans bouclés, achevés, dans lesquels on a tout expliqué, tout résolu. Et ma préférence, comme vous le dites très bien, pour « les fins qui respirent ».

Vos textes sont très rythmés et se prêtent particulièrement bien à une lecture à haute voix. On a l'impression que vous vous délectez de la musique des mots... Est-ce dû à votre passé d'homme de théâtre ? Oui, tout à fait. Je veille au rythme, à une certaine tension à maintenir entre le lecteur, la lectrice et moi écrivant l'histoire. Je sais très vite quand j'ai écrit une page « molle » et j'essaie d'y remédier, de comprendre

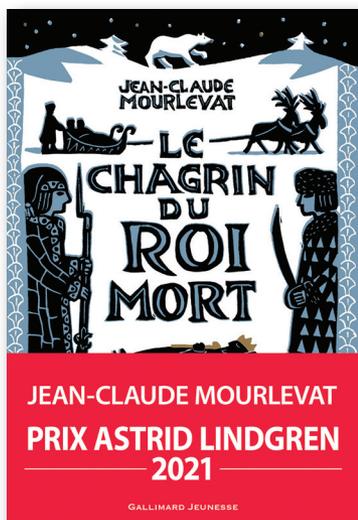
Celui qui nous intéresse s'appelle Cornebique. »

La Ballade de Cornebique, Gallimard Jeunesse, (2003) 2014. p. 7.



«... Pardon... elle a pris le bébé sur ses genoux... moi j'ai tenu sa menotte et elle lui a posé deux petits brins de racine croisés sur le gras du pouce et elle a appuyé dessus et elle a dit des formules dans sa langue de sorcière j'ai oublié lesquelles... le bébé hurlait... quand elle a ôté les racines il y avait la marque... comme une brûlure toute fumante... elle a dit voilà c'est bien hu-hu je l'emmène quelque part en sécurité... je dis pas où même à toi... hu-hu... dis-lui adieu... mais il va mourir de froid si tu le sors d'ici j'ai dit... il mourra de rien du tout elle a répondu... je le tiendrai chaud à mon feu hu-hu... c'est comme ça qu'elle a dit... à mon feu... ça m'a fait frissonner... voilà j'en sais pas plus... j'ai embrassé le bébé et elle l'a emporté dans la nuit... »

Le Chagrin du roi mort, Gallimard Jeunesse, (2009) 2011. p. 74.



si c'est à cause du trop, ou du pas assez, ou à cause d'autre chose encore. Il ne faut pas perdre en route ceux et celles qui vous ont choisis, pour quelques heures, comme guide dans leur promenade.

Vous avez le pouvoir de bâtir des mondes et de les rendre réels pour vos lecteurs. Ils ne seraient pas étonnés de croiser Jefferson au coin d'une rue, et seraient prêts à chercher, avec Anne, le chemin vers un monde parallèle... Vous détenez un pouvoir impressionnant...

Merci de l'exprimer comme ça. Mais oui, je me rends bien compte que les personnages de mes romans me sont devenus des compagnons de vie. Souvent (mais je me retiens !) j'ai envie de glisser dans mes conversations : « comme dirait Cornebique... » ou bien « comme dirait Gilbert (dans *Jefferson*) ». Concernant *Terrienne*, je prends souvent la D8 entre Saint-Étienne et Montbrison et je laisse à ma droite cette petite route qui est justement pour moi celle d'Anne Collodi dans le roman, et qui l'emmène dans un monde parallèle. Je ne l'ai jamais prise, je ne la prendrai jamais, je n'aime pas casser mes jouets !

Qu'est-ce qui nourrit votre imaginaire, votre besoin « d'ailleurs » ?

Peut-être la sensation durable, pendant mon enfance et mon adolescence, que ce que je vivais n'était pas assez à mon goût. Qu'il y avait des territoires, géographiques ou mentaux, non pas à conquérir, ce n'est pas dans ma nature, mais à découvrir. Et pour moi, découvrir, cela revient vite à raconter. Mon imaginaire ? On n'invente pas grand-chose. On reçoit beaucoup, par la lecture, par l'invention des autres, on le digère, on l'oublie presque et on le ressert en y ajoutant sa singularité.

Vos personnages sont engagés, militants, en quête de liberté et de justice. Ils sont forts, entiers, capables de se battre pour leurs idées malgré l'adversité et la dureté de la vie. Mais cette quête personnelle se fait dans un contexte où la rencontre avec les autres, la solidarité, l'entraide sont tout aussi importantes. Est-ce la vision de la vie que vous voulez transmettre à vos lecteurs ?

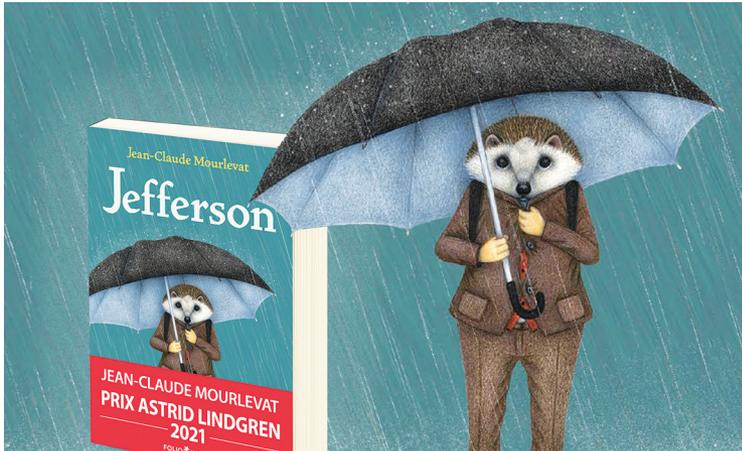
Les personnages de mes romans valent mieux que moi. Ils sont généreux, intègres, courageux, pleins d'humanité. Je leur cours derrière de loin, j'essaie de m'inspirer d'eux, alors que c'est moi qui les ai créés, c'est étrange. Je ne cherche pas a priori à transmettre des valeurs, ni une quelconque morale. C'est l'histoire qui m'importe, sa complexité ou sa simplicité, sa profondeur ou sa légèreté, sa drôlerie ou sa gravité. C'est l'écriture de cette histoire qui m'importe. Je crée le plus bel objet littéraire possible et il transporte malgré moi ma façon de voir le monde, mais je n'écris jamais rien dans le but annoncé d'illustrer quoi que ce soit. J'irais à la lourdeur, à l'échec.

Ce prix vous permettra peut-être de réaliser quelques rêves ?

Certainement ! C'est tellement inespéré. Mais il ne tapera rien à ma place sur le clavier de mon ordi, et il n'écrira rien sur mes cahiers. En ce moment, j'écris la suite de *Jefferson* (Gallimard), enfin j'essaie de m'y remettre après ces derniers jours un peu fous.

Propos recueillis le 9 avril 2021

Pour en savoir plus
<http://www.jcmourlevat.com>



Jean-Claude Mourlevat est né en 1952 à Ambert (France). Il est le cinquième de six enfants et ses parents sont agriculteurs. Il a une enfance heureuse, sauf durant ses années d'internat où il est malheureux. Son livre *Je voudrais rentrer à la maison* (Arléa, 2006) est inspiré de cet épisode douloureux de sa vie.

Après des études à Strasbourg, Toulouse, Stuttgart, Bonn et Paris, il enseigne l'allemand pendant quelques années. Puis, il devient acteur de théâtre.

Il met en scène des one man shows facétieux et se produit plus de mille fois en France et à l'étranger. Il met également en scène des pièces de Brecht, Cocteau, Shakespeare...

Ses troisième et quatrième romans (*L'Enfant Océan* et *La Rivière à l'envers*) publiés par Pocket Jeunesse sont deux énormes succès, et Jean-Claude Mourlevat devient écrivain à plein temps. Ses romans sont plébiscités par les lecteurs et par la critique, et reçoivent de nombreux prix, en France et à l'étranger, dont le prix ALMA en 2021. Son travail le conduit dans différentes villes et villages de France, mais aussi à La Réunion, en Grèce, en Russie, en Chine... Il aime rencontrer ses lecteurs dans les écoles, les salons du livre, et leur lire ses ouvrages à haute voix.

Cinq lectures

- *La Ballade de Cornebique*, Gallimard Jeunesse, 2014 (première édition 2003).
- *Le Chagrin du roi mort*, Gallimard Jeunesse, 2011 (première édition 2009).
- *Le Combat d'hiver*, Gallimard Jeunesse, 2010 (première édition 2006).
- *Jefferson*, Gallimard Jeunesse, 2021 (première édition 2018).
- *La Rivière à l'envers*, Gallimard Jeunesse, 2020 (première édition 2000).

La bibliographie complète de Jean-Claude Mourlevat est disponible sur le site Internet du CNLJ : (<https://cnlj.bnf.fr>).



↑
La Balafre, son premier roman pour enfants, publié en 1998 chez Pocket Jeunesse.

« Ils remontaient dans leur chambre quand l'employé de la réception les interpella, le sourire aux lèvres et l'œil rigolard :

– Alors, cette soirée Scrabble ?

Peut-être pensait-il que ces drôles de clients savaient à peine lire et écrire.

– C'était bien, répondit Jefferson, merci.

– Vous avez trouvé des mots très longs ?

– Oui, j'ai trouvé SOLIDARITÉ. »

Jefferson, Gallimard Jeunesse (2018), 2021. p. 188.

Quelques couvertures du *Combat d'hiver* à l'étranger

